

## Compte rendu

---

Ouvrage recensé :

DERMENNIC, Jean-Pierre. *Les guerres civiles*. Paris, Presses de science po, 2001, 281 p.

par Daniel Meier

*Études internationales*, vol. 33, n° 1, 2002, p. 166-168.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/704388ar>

DOI: 10.7202/704388ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

américaines et l'omniprésence de leurs produits, on peut poser la question à savoir si aujourd'hui on assiste non pas à une négociation mais de plus en plus à une homogénéisation de la culture populaire à l'américaine. Si c'est le cas, le résultat est une perte de diversité qu'il faut déplorer. Ici, Rosendorf parle en termes de choix : de plus en plus, dit-il, les gens regardent les films produits par Hollywood plutôt que les films français, par exemple, ce qui bien sûr est et doit rester leur droit. Néanmoins, si on veut sauvegarder une partie de cette diversité culturelle, surtout les cultures dites élitistes, il faut se demander comment faire ? Pour les américains, qui ont une tradition très forte de mécénat privé pour les arts divers, la question ne se pose pas de la même façon que pour les autres dont la tradition est beaucoup moins puissante. Rosendorf a certainement raison de conclure que la globalisation culturelle va s'intensifier, mais son analyse reste incomplète en ce qui concerne sa nature et ses conséquences.

Pour conclure, ce livre vaut la peine d'être lu. Il aborde une question extrêmement pertinente et il le fait d'une manière intéressante et parfois provocante. Que les réponses aux questions soulevées par la globalisation et les possibilités de gouvernance ne soient pas toujours satisfaisantes reflètent surtout la complexité et l'actualité du sujet. Cela dit, d'autres perspectives, moins américaines, auraient pu renforcer l'utilité du livre.

Talbot IMLAY

Département d'histoire  
Université Laval, Québec

## CONFLITS ET MAINTIEN DE LA PAIX

### Les guerres civiles.

*DERRIENNIC, Jean-Pierre. Paris, Presses de science po, 2001, 281 p.*

Parmi les nombreux ouvrages abordant le phénomène guerrier, voilà un ouvrage qui tranche avec les théories de la polémologie par sa méticulosité et son caractère opératoire en termes de résultats de recherche pour la régulation des conflits civils au XXI<sup>e</sup> siècle.

La problématique soulevée par M. Derriennic dans cet ouvrage consiste à analyser les types de guerres civiles qui ont existé, à en cerner les facteurs sociaux et institutionnels qui les rendent probables et à esquisser quel est l'avenir de ces conflits dans le monde contemporain en regard notamment de la forme contemporaine de la société internationale. Pour mener à bien cette enquête de sociologie politique internationale, l'auteur affirme un postulat rationaliste « plus pragmatique qu'empirique » (p. 15) en ce qu'il ne prétend pas dégager des lois mais plutôt des tendances et des probabilités. Au plan théorique, l'auteur prend appui sur l'individualisme méthodologique en postulant la rationalité des acteurs engagés dans les conflits et en interprétant les conséquences guerrières comme des « effets pervers ».

D'emblée l'auteur spécifie que l'objet « guerre civile » est intimement lié aux guerres interétatiques, ces deux formes de conflits « devenant les deux formes principales de l'activité belliqueuse dans les sociétés organisées en État » (p. 16). Avec cette première

distinction, il inscrit son enquête dans un espace historique relativement défini, celui qui commence avec l'apparition des États-nations européens au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle. Sur cette base il ordonne une classification idéaltypique de trois formes de guerres civiles à des fins heuristiques et comparatives : les guerres partisans (religion, partis), les guerres socio-économiques (esclavage, révolutions communistes, entreprises violentes) et les guerres identitaires (ethnisme, nationalisme).

Cette matière qui compose les trois premiers chapitres lui permet de systématiser un questionnement transversal pour chacune d'entre elles : autour des idéologies et enjeux, dans la forme que prend la violence ainsi que le potentiel de contagion et l'avenir de chacune de ces formes de guerres. Ainsi, la démonstration socio-historique comparative lui permet d'affirmer, par exemple, que « les guerres partisans sont les guerres civiles les plus contagieuses » (p. 33), ou de montrer que tous les types de conflits comportent un facteur économique (au minimum en termes de ressources) quant à leurs causes, ou encore de préciser que « l'avenir semble appartenir davantage aux guerres civiles identitaires qu'aux guerres partisans ou socio-économiques » (p. 110).

Ce cadre posé, l'auteur s'engage alors dans le second volet de l'ouvrage qui organise le propos dans quatre autres chapitres, en rapport à ces trois catégories de guerres civiles. Dans un premier temps, il relève les déterminants sociaux de la violence – ce qui permet à un conflit de se transformer en guerre civile. Il s'agit de « certains régimes démographiques, certaines

situations économiques et certaines conceptions de la justice » (p. 113) en tant que principaux responsables de la variance des mécanismes inhibiteurs de la violence. Vient ensuite la question de la forme de l'État qui monopolise la violence physique légitime en ce qu'il détermine largement le type d'affrontement guerrier. Quatre formes de violence sont relevées : la guerre conventionnelle si l'État est fort et s'oppose à une autre armée de même puissance, la guérilla lorsqu'il y a dissymétrie entre l'armée étatique et des combattants faiblement armés, le terrorisme qui est une forme annexe liée à la guérilla mais aussi utilisé par des armées étatiques et enfin la guerre de milice qui met en évidence la faiblesse de l'État et de son armée.

Dans l'avant-dernier chapitre, l'auteur jauge les institutions politiques contemporaines (les démocraties libérales) à l'aune de l'efficacité qu'elles permettent dans le maintien de la paix civile. Ainsi, par rapport au parlementarisme et au présidentielisme, le fédéralisme semble disposer des meilleurs atouts pour gérer pacifiquement les conflits « à condition, précise l'auteur, d'être structuré de façon à diviser ces conflits pour empêcher leur polarisation » (p. 218). Enfin, la problématique des guerres civiles esquissée trouve son aboutissement logique dans l'ultime chapitre qui, en prenant pour objet la société internationale et ses actions de préventions possibles, met en évidence l'idéologie universaliste contemporaine, l'humanitarisme. À travers l'idée de prévention, l'auteur dévoile alors l'utilité de son propos en faisant ressortir les principaux facteurs qui font augmenter le risque d'une guerre civile et en appelle à la

clarification par les États démocratiques de critères autorisant l'aide à un groupement politique ou une population. Ce chapitre final vient ainsi éclairer les motivations de cette recherche mais ne dissipe pas pour autant les quelques problèmes inhérents à ce travail.

Le premier et non le moindre étant l'organisation du propos qui confine à un puzzle : lorsque l'auteur soulève une question – par exemple celle du monopole de la violence dans les États modernes qui est corrélé avec l'extériorisation des conflits, notamment les deux guerres mondiales – il ne l'explique souvent que sous un angle spécifique, ici la forme des institutions étatiques, en rapport avec le sujet du chapitre. Or, dans l'exemple donné, il vient immédiatement à l'esprit que le nationalisme est un des facteurs principaux de guerres... dont il a effectivement parlé trois chapitres plus tôt.

À chaque chapitre, le lecteur se sent un peu frustré également par deux autres traits de l'ouvrage. En premier lieu, la relative déhistorisation des exemples, empilés et lapidairement restitués les uns derrière les autres. On ne saura ainsi jamais ce qu'il faut penser ni comment expliquer le fait que « dans certains pays, l'intervention des militaires dans la politique intérieure a été précédée d'une utilisation répressive de l'armée par un gouvernement civil » (p. 161). Ce qui renvoie au second problème, celui de la collecte des faits qui relèvent largement de la description à partir des catégories d'analyse forgées par les groupes en lutte eux-mêmes. Il parle ainsi des « Serbes », « Bosniaques », « Rwandais », etc., autant

d'identités forgées dans la lutte et qui ne recouvrent pas les mêmes réalités suivant les époques, sans parler de leur condition d'apparition. En lieu et place d'une démarche relationnelle et plus intégrée – que l'on souhaiterait établie par les rapports conceptuels entre problèmes pour éviter de prendre la réalité sociale pour une réalité immédiatement sociologique – l'auteur se livre à une démarche littéralement clinique, plate à force de vouloir être neutre, confuse à force de vouloir séparer les éléments traités et contestables dans sa méthode à force de fuir la théorisation nécessaire à toute enquête.

On voit bien là les limites de la démonstration très généraliste de l'ouvrage, et ce malgré le courage et l'obstination que l'auteur met à rendre compte des types de guerres civiles existants.

Daniel MEIER

Assistant à l'IUED, Genève

### **National and International Conflicts 1945-1995, New Empirical and Theoretical Approaches.**

PFETSCH, Frank et Christoph ROHLOFF.  
Londres, Routledge, 2000, 281 p.

Le vingtième siècle qui, selon Hobsbawm, a été un siècle court, se caractérise, selon Frank Pfetsch et Christoph Rohloff, par trois périodes : une période de maximisation du pouvoir, de prestige et d'influence. Une période de bipolarité marquée par une confrontation entre les deux superpuissances, les États-Unis et l'URSS et la dernière période, qui débute dans les années soixante-dix, marquée par l'émergence des compagnies trans-